

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Essai

Valérie Lebrun, Samuel Mercier, Marie-Ève Sévigny and Evelyne Ferron

Number 172, Winter 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89765ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lebrun, V., Mercier, S., Sévigny, M.-È. & Ferron, E. (2018). Review of [Essai]. *Lettres québécoises*, (172), 56-62.

La littérature est injuste

Valérie Lebrun

J'ai hésité à écrire sur *Animalis* parce que je craignais l'injustice d'un coup de gueule. Mais le verdict est tombé : tout ne peut pas passer sous couvert de camouflage.

Le critique qui refuse de trouver dans un livre autre chose que la raison de ses propres humeurs me rebute. Celui qui, par un mélange méprisable de leçon et de morale, s'arroge le droit de destituer une œuvre m'ulcère. N'y a-t-il pas trop d'occasions au quotidien pour la paresse et la mauvaise foi ? Trop de grossièreté et de bruit déjà pour ne pas tenter de prendre le parti du soupir, du délicat... de ce qui est sourd dans la voix ? À la fluctuation du temps et des opinions à la mode s'opposent une certaine famille de livres qui plaisent parce qu'ils correspondent, par une géographie singulière, aux attentes du genre, mais surtout, de manière plus insidieuse, aux vérités mièvres qui fondent le consensus.

Le problème

Animalis n'est pas mièvre. Ses avenues sont tenues par une affection profonde pour la vie sauvage et domestique ; le mystère de ce qui est à la fois vaste, sombre, grouillant, velu, visqueux voire familier dans sa diversité. L'indignation par laquelle Claire Varin signe les premières lignes ne perd d'ailleurs pas de ses plumes. Je dirais même qu'elle atteint, par intervalles, quelques fins sommets. Or, le problème avec les sommets, c'est la pente abrupte. Pas celle que Sisyphe est condamné à remonter, mais celle qu'ignore Icare quand, confiant, ivre de son privilège, il cherche à braver, et la mer, et le soleil.

Je vis en banlieue mais je n'ai pas de barbecue, pas de piscine, pas de téléviseur, pas de cellulaire, pas d'argent, pas de « sacoché », pas de maux de tête [...]. Lorsque j'écris, je suis assise sur la pointe de l'iceberg. Parfois des rayons me réchauffent, mais en général je gèle et me sens seule quoique je vive avec un homme [...].

Le problème n'est pas une question de talent dans l'écriture, mais dans ce qui réside ici entre crochets. Dans l'omission que je tiens à faire de certains raccords qui me paraissent... tirés par les cheveux. Et n'allez pas croire à la censure. C'est une affaire d'espace. De priorités.

Le vrai problème

Le problème qui semble le plus grave est celui qui se crée (par accident ?) soit dans le détour de certaines phrases racoleuses, soit dans ce qui se dit à la légère et qui, fausse note, écorche l'oreille. On n'a probablement pas bien lu, pas compris. On relit après s'être frotté les yeux, cherchant à effacer l'image : pas pour chasser l'inconfort (on en a vu d'autres), mais pour faire l'effort de comprendre ce qui peut soutenir de tels glissements entre, par exemple, des questions égoïstes de patrimoine et la perpétuation infâme d'injustices mondiales, la vision d'animaux en cage et une certaine communauté de femmes. J'hésite vraiment, en écrivant ces lignes, à mentionner la mise en perspective des animaux du zoo de Granby et d'« une

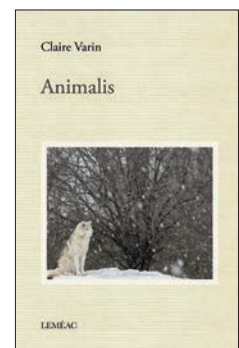
survenante en burka assise dans le petit train en circulation autour du site ». Varin écrit : « Une femme dans la prison de son vêtement contemple des êtres confinés. »

Certains diront que c'est un détail. Que de relever cette image qui ne se déploie (heureusement) qu'en deux ou trois phrases est une lecture injuste, décontextualisée peut-être, d'un essai qui comporte une véritable réflexion critique sur de sérieux enjeux : le végétarisme, la torture des animaux à travers le monde. Mais justement, ce n'est pas un détail. C'est l'épine dans le pied. Ce qui jette une ombre sur tout l'ancrage littéraire de cet essai qui passe pourtant par un réel travail de lecture, d'incorporation, de citations d'écrivains et d'écrivaines importants. L'aura de Clarice Lispector, l'autorité de Duras. Zola, Voltaire. Comme si les plus grands s'étaient tous, de près ou de loin, prononcés sur les secrets du règne animal. Mais la filiation ne suffit pas pour qu'on passe l'éponge sur l'absence ici de ce qui se distingue en littérature : l'attention au petit, au plus fragile, à la nu-an-ce. À ce qui, de la marge, nous fait prendre la mesure de notre propre incohérence.

L'éponge éponagée

J'ai terminé *Animalis* un matin où j'allais présenter un atelier à des étudiantes de diverses communautés culturelles qui s'intéressent au français dit québécois. Ma tâche : expliquer certaines expressions « typiques » comme *se sucrer l'bec* ou, justement, *passer l'éponge*. Chaque fois, je réalise qu'enseigner comme écrire ou apprendre une langue étrangère, c'est être un loup sans sa meute. Accepter que la mutualité puisse être repensée. L'ordre déstabilisé. Certains disent que c'est naturel, mais l'effort doit être constant. Au même titre que l'oreille qui s'attarde au non-dit ou l'œil qui cherche dans le noir le secret même de la nuit pour l'écrire, il doit forcément y avoir un temps, dans la réflexion, pour se syntoniser avec le monde.

Alors, *se sucrer l'bec*, ça passe. Mais *passer l'éponge*, faut accepter le travers. Ce matin-là, je leur ai donc dit, comme à moi-même : ne pas faire preuve de rancune, ne pas rester dans le conflit. *To move on.* ♦



☆☆
Claire Varin
Animalis
Montréal, Leméac
2018, 120 p., 14,95 \$

Chrysanthème ascendant Oiseau

Valérie Lebrun

Y a-t-il plus dangereux, en matière de genre, que l'appel de la nature ?

« *Such a position, the positioning of genre, is ontologically untenable, and in my view dangerous*! » Le regard quasi serpentin que posait Nathanaël sur la poésie laissait déjà entrevoir *Le cri du chrysanthème*. Je commence ainsi par le regard parce que ce sont les yeux qui rendent à ce livre, ponctué d'images, sa première évidence : « Dans aucun des films de Pasolini il ne pleut. » À la lisière de ce qui s'entend comme vérité et de ce qui préserve son ombre de doute, la voix inimitable de Nathanaël jette sa main au feu : « Je le dis sans assurance et avec l'assurance inébranlable de cette certitude qui me tient : aucune pluie chez Pasolini. » Pourtant, cette certitude réconfortante qu'offre le regard impérieux du littéraire sur les images est rapidement mise à mort. Comme pour permettre au cri de parfaire son acoustique, ce sont les notes d'une voix s'accordant à l'entre-deux des choses qui émergent : « d'une voix entièrement imprenable, une voix qui avait une part d'océan, et sa part de noyades, de noyades, de chavirements, d'archipels et de récifs mourants. »

Il y a dans l'aura du chrysanthème tout le symbolisme contesté des passions.

Dès le début, on se laisse prendre au jeu de la mémoire filmique – Visconti, Sokourov, Antonioni, Duras, Godard, Ingster, Lang, Boorman, Varda, Kazan –, et par la beauté des images qui, toujours chez Nathanaël, naissent et survivent au débit des cascades. Le même vertige, l'écume, le fracas, mais aussi le mouvement qui fait qu'en tombant on a envie de rester dans la chute. D'apprendre, comme les sirènes, à y remonter en chantant.

De sable et de tristesse

Le cri du chrysanthème est un éventail de textes prononcés à l'Institut du Tout-Monde à Paris et à Montréal, parfois modelés à partir de phrases déjà publiées, puis nourris, par pincées, des traductions de Nathanaël. Mais, plus heureux encore que la chronologie et la forme toute en plis qui rappelle l'objet avec lequel on attisait jadis le brasier, c'est de lire avec fébrilité. Non, non, pas celle du premier rang. Celle des coulisses. Cette intimité-là d'une écriture en performance qui s'entend, se reçoit, dans le murmure d'un rideau qui en cache un autre.

Entre ce qui est tout autant textile que tactile, il y a l'image du drapé et de la chute. Ensemble, ces différents rythmes et textures signent l'abondance, l'indécidable : un tout-à-la-fois qui ne permet pas de crier au chaos ni à la fatalité. Parce que si, dans l'essai, il y a la pluie « et l'absence de pluie », il y a plus poétique encore : les larmes. L'eau qui fait porter aux visages la preuve du partage difficile entre l'amour et la tristesse. « Nous nous sommes traduits.

Les unes et les uns. Et nous-mêmes. C'était une première tentative. Un premier échec. Sous la forme, peut-être, d'une étreinte. »

À la fois souple et cohérente, l'œuvre de Nathanaël donne l'impression de ne jamais épuiser son sujet. Elle en assure, comme d'un bras à deux mains, la motilité. Son écriture connaît trop l'histoire de la linéarité pour s'y fier et consentir à en perpétuer le mensonge. Le geste est complexe. La voix est autre : « Que même une traduction ne saurait la sortir de là. Et que le désir de la repêcher est un désir défunt, qui appartient à une forme de vitalité qui n'a plus cours, par cette époque de massifs effrités. »

L'aura du chrysanthème, l'impératif des oiseaux

Après Genet et Bachmann, Nathanaël cite Kuki Shūzō, déverrouillant ainsi l'une des portes dont est fait, par centaines, *Le cri du chrysanthème* : « Quand la réalité s'affronte au néant, quand le néant vient frôler le réel, nous ne pouvons retenir notre surprise et nous nous écrivons [...] : Pourquoi ? » Ce *Pourquoi ?* qui détonne est l'artère principale d'un livre qui ne vise pas à statuer sur aucune des questions qu'il aborde. Le pari, s'il n'y en avait qu'un, serait celui de la dérive. D'arriver à maintenir le double horizon des choses, le sens infini des mots qui se tiennent, bras dessus bras dessous, « devers la mer », en « contre-plongée ».

Si le cri est communément associé à l'expression d'un désir, d'une colère, il y a dans l'aura du chrysanthème tout le symbolisme contesté des passions. « Il faudra recourir à plus que le regard », écrit Nathanaël au début de l'essai. Eh bien, je me demande s'il est possible, à la fin, de trancher sur la couleur du chrysanthème qui donne à ce regard un tel impératif : celui d'arriver à voir double, triple, plus loin, sans égard aux limites du ciel ou de la mer, mais surtout sous différents angles et en ne perdant pas de vue le mouvement puisque « la juste mesure de l'oiseau ne peut être calculée, si ce n'est au vol ». Et si trancher sur la couleur en venait à fendre, d'un geste vain, la langue des fleurs, les ailes de l'oiseau ? ♦

1. Rob McLennan, blogue *12 or 20 questions*, 5 octobre 2007.



☆☆☆

Nathanaël

Le cri du chrysanthème

Montréal, Le Quartanier

2018, 112 p., 13,95 \$

« On va faire ça dans l'ordre »

Samuel Mercier

La révolution dans l'ordre de Jonathan Livernois est une synthèse éclairante de l'époque duplessiste, qui se distingue par sa manière à la fois décontractée et rigoureuse de mener le récit historique.

Une mode est apparue au cours dernières années dans le milieu de l'historiographie francophone, qu'il serait possible de qualifier d'« histoire décontractée ». Son plus illustre représentant est sans doute Patrick Boucheron qui, accompagné de plus d'une centaine d'historiens, dirigeait son *Histoire mondiale de la France*, best-seller publié en 2017. Sans s'opposer à l'histoire scientifique, cette histoire décontractée admet, parfois maladroitement, une forme de parti pris et d'humour dans le récit historique.

Il faut comprendre que ce genre d'ouvrages est venu d'une nécessité dans le milieu scientifique francophone d'occuper un terrain abandonné aux apprentis sorciers du récit national. Des pseudo-historiens français médiatisés comme Laurant Deutsch ou Éric Zemmour ont ainsi pu se faufiler dans le discours public, substituant aux bons vieux faits de l'enquête historique une forme de vérité alternative carnavalesquée dans la culture télévisuelle du choc des idées, comme si les faussetés pouvaient être matière à débat. Il fallait donc que les historiens universitaires acceptent, comme d'habitude, de redescendre un peu de leurs colloques et de leurs conférences pour reprendre leur place dans la sphère publique.

Un point de vue clair

La révolution dans l'ordre de Jonathan Livernois s'inscrit tout à fait dans cette tendance de vulgarisation de l'histoire scientifique en proposant une lecture du duplessisme aussi rigoureuse que divertissante. Dès le départ, Livernois n'hésite pas à jouer cartes sur tables : « Il faut prendre position. Je parlerai de Duplessis à la manière d'un professeur d'histoire littéraire et intellectuelle, né en 1982, essayiste, campé à gauche, indépendantiste perplexe, qui n'a pas d'animosité particulière envers le personnage de Maurice Duplessis. » Voilà qui est on ne peut plus clair.

Tout au long du livre, les repères autobiographiques pointent le bout du museau, qu'il s'agisse des remarques sur tel ou tel document ou citation, ou des différentes références à la « collection de l'auteur ». Loin de brouiller les pistes, cette mise en scène de l'historien en tant que personnage et narrateur permet de révéler un réel plaisir dans le travail des sources.

L'autre force de l'ouvrage de Livernois est de présenter une thèse claire qui saura plaire aux historiens spécialistes, lesquels y reconnaîtront l'influence de François Hartog et de Jean-François Hamel : il existerait un temps duplessiste incarné par la citation de Daniel Johnson qui donne son titre à l'ouvrage, celui d'une « révolution dans l'ordre », sorte d'utopie qui combinerait le passé glorieux du Canada français à un progrès sans réel changement.

Cette lecture comporte le double avantage de sortir du débat mémoriel entourant Duplessis, entre Grande Noirceur et

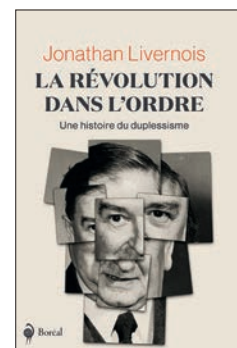
réhabilitation, pour le réinscrire dans une approche plus longue de l'histoire du Québec. Sans pour autant nier la répression duplessiste, Livernois parvient à révéler de manière convaincante une théorie développée dans un précédent essai, celle de l'existence d'une permanence tranquille dans l'imaginaire québécois, qu'identifiait déjà Louis Hémon en 1916 quand il écrivait, un brin sarcastique, qu'« au pays de Québec rien ne doit mourir et rien ne doit changer ». Le duplessisme entre ainsi en résonance avec un conservatisme québécois qui ne se limite pas au règne de Duplessis, qui le précède et se poursuit après la Révolution tranquille.

De Maurice Duplessis à François Legault

La question qui se pose alors en conclusion appelle une lecture du présent : « n'espérons-nous pas encore une révolution dans l'ordre, celle qui prend les décisions à notre place, à notre insu, sans fracas ? » Difficile de ne pas jouer au jeu des parallèles historiques quand, le jour suivant son élection, François Legault déclarait : « Oui, le gouvernement de la CAQ va faire des changements, mais on va faire ça dans l'ordre. »

Mais Livernois, s'il ne parle pas explicitement de la CAQ, appelle une autre lecture, qui ne serait pas justement celle de l'éternel retour, où François Legault serait un autre Maurice Duplessis. Au contraire, il faudrait parvenir, d'après une citation d'un des fondateurs de *Parti Pris*, Pierre Maheu, amenée en fin d'ouvrage, à mettre en place une « démarche paradoxale qui consiste à assumer un certain passé national, mais à l'assumer comme passé, justement, c'est-à-dire à le poser du même coup comme dépassé ».

L'essai de Livernois tombe à point en nous appelant à comprendre davantage cette supposée Grande Noirceur souvent invoquée comme épouvantail, mais dont les mécanismes étaient à la fois plus bêtes et plus insidieux que ce qu'en a décrit un certain récit de la Révolution tranquille. Faute de les comprendre encore tout à fait ou d'arriver à les dépasser, il semblerait cependant que les Québécois soient encore bien pris dans leurs fantasmes de tranquillité à réclamer le changement sans que rien meure, crucifix compris, le tout dans l'ordre le plus ennuyeux qui soit. ♦



☆☆☆☆

Jonathan Livernois

La révolution dans l'ordre
Une histoire du duplessisme

Montréal, Boréal,

2018, 248 p., 25,95 \$

Paléontologie structuraliste

Samuel Mercier

À propos du style de Genette du romancier et bédéiste David Turgeon est un essai qui surprend par la manière dont il traite d'un sujet un brin poussiéreux.

Les véritables structuralistes appartiennent à une espèce qu'on croit éteinte, mais il arrive de temps à autre d'en retrouver un spécimen vivant. Je me souviens d'un prof qui, quand j'étais étudiant à la Sorbonne, avait commencé son premier cours en déclarant d'un ton qui n'appelait pas de réponse : « Le texte est un système fermé. » Dans le coin de l'amphithéâtre, une plaque commémorait le décès d'un autre prof qui lui était tombé raide mort devant ses étudiants quelques décennies plus tôt. Je me demandais si celui qui m'enseignait serait le prochain, chose possible vu l'âge moyen auquel se prend la retraite dans le monde universitaire.

Pourquoi un essai sur Genette ?

Des années plus tard, je me retrouverais critique littéraire dans le magazine que vous tenez entre vos mains à me demander : pourquoi David Turgeon, écrivain montréalais connu des esthètes pour *Simone au travail* ou *Le Continent de plastique*, irait-il écrire un essai sur Gérard Genette ? Pour ceux qui n'ont pas étudié en littérature, il faut comprendre que Genette est un des théoriciens les plus souvent cités par les universitaires, la plupart du temps sans le nommer.

Comme pour la majorité des théoriciens, la lecture (ou la non-lecture) qui est faite de Genette est essentiellement fonctionnelle. Il s'agit surtout d'aller y piger des concepts réjouissants comme l'architexte, l'hypotexte, l'hypertexte, la prolepse ou l'analepse afin de les appliquer ensuite à ses propres travaux. La proposition de David Turgeon avait donc de quoi faire sourciller. Pourquoi travailler sur le « style » de Gérard Genette alors que la plupart des lectures qui en sont faites sont des lectures partielles ou qui ne s'intéressent qu'aux arguments à en tirer ?

Lire la théorie comme une œuvre

Poser la question, c'est y répondre. L'originalité de l'essai de Turgeon réside dans le fait qu'il prend cet objet à priori austère pour en déplier les aspects stylistiques et rhétoriques. Il faut dire qu'à ce jeu, l'écrivain est plus qu'excellent, comme lorsqu'il écrit que « la phrase de Genette est un chemin, un chemin qui marque non pas la pensée déjà faite mais qui épouse le projet essayiste de montrer la pensée se faisant. Le travail de la phrase mime, en quelque sorte, le défrichage de la pensée au fil de son avancement ; défrichage qui ne se fait pas en trois mots, dans un régime aphoristique, mais bien sur la longueur. »

On a presque envie, avec Turgeon, de se replonger dans Genette pour s'assurer de ce qu'on est en train de lire, comme si l'œuvre du théoricien reprenait une signification que le lecteur universitaire ordinaire ne lui avait jamais donnée. Travail du style, oui, néologismes, ponctuation, mais aussi personnages, construction d'opposants, mises en scène de soi ; le parcours que trace

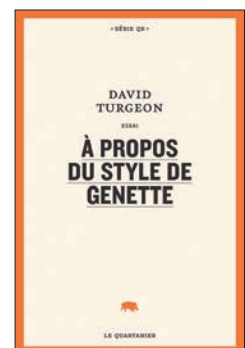
l'essayiste à travers les œuvres de Genette est celui d'une pensée qui se déploie comme un récit.

À partir de ces constats, Turgeon en vient à supposer une œuvre critique au « degré moins un » qui servirait de support aux autres, « un niveau souterrain où l'essayiste creuse de nouveaux passages », qui permettrait d'établir une continuité entre œuvres littéraires et œuvres critiques. Il cite en exemple Proust et Borges, qu'il met en commun avec les textes du théoricien, comme si tous cherchaient à rendre un monde chaotique intelligible : « [L]e genre anatomique est l'antidote au désabusement que provoque un univers trop complexe et trop mouvant pour être jamais appréhendé par l'esprit humain. »

Une « conclusion polémique »

L'ouvrage se termine par une critique sévère de l'université actuelle. Ayant montré comment la rhétorique se déploie chez Genette, Turgeon en vient à dénoncer la critique telle qu'elle est menée par les spécialistes : « Il existe trop d'essais "sans style" : par là je veux dire des essais qui emploient, souvent sans préméditation, une rhétorique plate et interchangeable. »

Turgeon oppose aux discours qui parlent d'une désaffection de la littérature la possibilité d'une rhétorique renouvelée. Il faudrait, pour cela, la sortir des mains des « crapules de tout ordre [qui] ne demandent qu'à conserver pour leur usage exclusif toutes ces redoutables formules de persuasion ». L'idée est belle, tellement en fait qu'on en vient à oublier que, pour en finir avec tous les petits et grands rhéteurs qui pullulent par les temps qui courent, il nous faudra plus que du style. C'est pourtant ce que suggère Turgeon, et on a presque envie de le suivre, même si ce n'est probablement pas avec des *Make Genette Great Again* qu'on sauvera la littérature et le monde. ♦



☆☆☆

David Turgeon

À propos du style de Genette

Montréal, Le Quartanier

2018, 232 p., 23,95 \$

« Comme braise dans les ténèbres »

Marie-Ève Sévigny

Nathalie Watteyne et une équipe de chercheurs célèbrent le centenaire d'Anne Hébert (1916-2000) par un recueil de critiques captivant, qui expose les plus récentes découvertes sur cette œuvre considérable.

Précisons d'emblée que le livre s'adresse à un lecteur averti : il ne s'agit pas ici d'un simple exercice d'admiration, mais bien d'actes d'un colloque universitaire, organisé en juin 2016 par le Centre Anne-Hébert de l'Université de Sherbrooke. Nous devons d'ailleurs à l'équipe de la professeure Watteyne la passionnante édition critique de l'œuvre, publiée dans la « Bibliothèque du Nouveau Monde », notre Pléiade québécoise (5 volumes, Presses de l'Université de Montréal, 2013-2015). Nous avons ainsi affaire aux regards de spécialistes – des chercheurs de dix pays différents, ce qui donne une bonne idée du rayonnement d'Anne Hébert à travers le monde. Et dans la mesure où ce livre dresse un état des lieux de là où est parvenue la recherche, ce « centenaire » dépasse en intérêt la seule commémoration, s'imposant déjà comme un jalon incontournable.

« [0]n ne peut plus lire tel recueil ou tel roman comme auparavant », constate Nathalie Watteyne. Les actes tracent une ligne entre un « avant » et un « après » – entre ce qui a été longtemps dit de l'œuvre et ce qu'il convient de reconsidérer, grâce aux nouvelles méthodes et documents disponibles :

[II] nous faut désormais mieux tenir compte de la chronologie, de l'intertextualité interne ou externe, de l'intergénéricité, voire de l'intermédialité, ainsi que des interventions de l'auteure dans ses entrevues ou essais, ses avants-textes, ses carnets, et de bien d'autres documents d'archives.

Les textes basés sur les fonds d'archives, en dépoussiérant de vieux mythes tenaces, sont particulièrement éclairants. Ainsi, révèle Watteyne, « au contraire de ce qu'on a longtemps cru, Anne Hébert n'a jamais cessé d'écrire des vers. Des brouillons aux épreuves de l'éditeur, en passant par les listes de titres et les mises au net de textes, l'édition critique donne à voir la production ininterrompue de l'œuvre poétique. » Autre exemple, le fait que Hébert se soit souvent inspirée de faits divers pour ses romans : plutôt que de se limiter à chercher dans la fiction des traces du réel – ce qui était traditionnellement fait – Daniel Marcheix (Université de Limoges) s'appuie plutôt ici sur les différents écrits ayant accompagné la rédaction des romans pour reconstituer le cheminement de l'écriture hébertienne. Une recreation savamment menée, qui donne l'impression de lire par-dessus l'épaule de la romancière, au gré de ses nombreuses versions.

« Un goût véritable pour la dramaturgie »

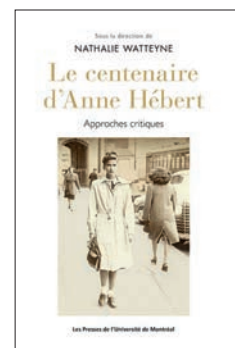
Fait connu, jusqu'alors peu considéré : Anne Hébert éprouvait « un goût véritable pour la dramaturgie », comme elle l'avoue en 1966. Si cela se ressent dans la narrativité de ses romans, la quinzaine de textes dramatiques produits durant soixante ans (1938-1998) représente un corpus fascinant à explorer. Annie Tanguay (UQAM) fait ressortir la filiation du théâtre au mystère, au fatalisme ou à

la fantaisie de Claudel, Tchekhov ou Shakespeare ; Lucie Robert (UQAM) suggère qu'au-delà des textes dramatiques eux-mêmes, la conscience de l'écriture théâtrale, chez Hébert, influence l'œuvre entière et ne saurait donc être perçue comme l'exception, mais bien comme une composante fondamentale. D'ailleurs, si nous revenons aux romans, certains récits de crise répondent à de véritables théâtralités, comme le notera Mélanie Beauchemin (Université de Sherbrooke) : « Il faut que le drame se voie, que le désespoir et la colère s'entendent. Voilà qui étonne et qui effraie. »

Lumineuse et furieuse, l'écriture d'Anne Hébert joue sur la dualité, ce qui, selon Robert Harvey (Université de Montréal), répond à une pensée mythique, puissamment symbolique. On sait que, dans plusieurs de ses romans, ses duos de personnages se heurtent souvent à la présence d'un tiers, engendrant la dynamique conflictuelle ; on sait aussi combien le songe occupe une place fondamentale chez Hébert, tant dans ses romans que dans sa poésie. L'analyse du chercheur relie ces deux composantes, faisant du songe l'« élément déclencheur », par contagion, des conflits entre personnages. Une découverte non seulement brillante, mais qui fera longtemps son chemin dans la recherche ultérieure.

La filiation par la lecture

Les lectures d'Anne Hébert, qu'il est possible d'analyser à travers sa bibliothèque léguée aux archives de l'Université de Sherbrooke, permettent d'éclairer son œuvre – et à ce titre, on lira avec grand intérêt le texte de Camille Néron (Université de Sherbrooke) sur la filiation entre la romancière et Virginia Woolf. Mais Hébert a aussi obsédé une kyrielle d'écrivains et de poètes québécois (Samuel Archibald, Nicole Brossard, Hugues Corriveau, Carole David, Denise Desautels, Gaétan Soucy...) – un héritage retracé avec sensibilité et déférence par la poète Louise Dupré, qui donne à voir l'étendue de possibles offerts par la lecture de Hébert. La clôture du recueil, par des fac-similés de notes et de poèmes, témoigne de la force de ce livre, dont l'érudition est mise au service d'un élan ému, amoureux, envers une œuvre incomparable. ♦



☆☆☆☆

Sous la direction de Nathalie Watteyne

Le centenaire d'Anne Hébert

Approches critiques

Montréal, Presses de l'Université de Montréal

2018, 240 p., 31,95 \$

« Môme a trop d'ouvrage »

Marie-Ève Sévigny

Un bilan saisissant, qui expose tant les luttes passées que les enjeux à venir.

C'est un livre où la recherche trouve sa source dans l'engagement, qui lui répond. Une filiation émouvante entre Camille Robert, doctorante en histoire, conférencière, chroniqueuse, et son aînée Louise Toupin, membre du Front de libération des femmes du Québec (1969-1971), cofondatrice des Éditions du remue-ménage (1976) et de l'Alliance féministe solidaire pour les droits des travailleuses du sexe (2011). Toutes deux ont déjà exprimé dans leurs publications respectives leurs préoccupations à l'égard du déséquilibre domestique au foyer.¹ Elles livrent cette fois « un projet militant plutôt qu'universitaire », réunissant tant des intellectuelles que des femmes engagées dans leur milieu. Le grand intérêt de cet ouvrage repose d'ailleurs sur ces différentes expériences, « état des lieux de quelques questionnements en cours », « pistes de revendication ou d'action » soutenues par un solide appareil historique et critique, qui dévoile une réalité beaucoup plus insidieuse et répandue qu'il n'y paraît.

10 000 milliards de dollars gratuits

La dénonciation du travail invisible des femmes ne date pas d'hier. Camille Robert rappelle que, déjà en 1907, Marie Gérin-Lajoie soulignait combien la structure maritale s'appuie sur un travail domestique gratuit de l'épouse, pourtant rémunéré une fois accompli par une aide professionnelle. La situation s'est-elle tant améliorée depuis la révolution sexuelle des années 1970 ? Et ne touche-t-elle que le contexte familial ? En 1995, le Programme des Nations Unies pour le développement révélait que « les femmes assument plus de la moitié de la charge totale de travail sur la planète. De cette part de travail accomplie par les femmes, les deux tiers sont non rémunérés, alors qu'à l'inverse, les trois quarts de la charge totale de travail des hommes sont rémunérés. » Dans un contexte mondialisé et néolibéral, où l'État providence est l'ennemi à abattre, les autrices soutiennent que ce « problème structurel », loin de se régler, devient au contraire le ciment économique du capitalisme – comme c'est le cas, d'ailleurs, du travail des sans-salaires des populations du Sud. Selon Oxfam, en effet, « les femmes contribuent pour environ 10 000 milliards de dollars à l'économie par leur travail non rémunéré, incluant les tâches domestiques et les soins consacrés à leurs proches. » Oncle Sam et ses copains s'en frottent les mains.

Camille Robert livre dans cet ouvrage un état de la question rigoureusement documenté sur les luttes féministes entourant le travail ménager – que vient compléter le témoignage d'Hélène Cornellier sur l'Association féminine d'éducation et d'action sociale (AFEAS), engagée depuis 1966 dans la reconnaissance du travail féminin invisible. Malgré l'investissement plus marqué des pères actuels auprès de leurs enfants, la fameuse « charge mentale » incombe toujours essentiellement aux femmes, note Annabelle Sherry, doctorante en sociologie (Université de Montréal) et mère de famille :

Lorsqu'elles veulent se départir d'une part de cette charge, les femmes [...] doivent alors démontrer ce que représente le travail

qu'elles font. Ce travail émotionnel s'ajoute, paradoxalement, à leur charge mentale et elles restent souvent seules à essayer de trouver des solutions à une situation qui ne les concerne pas uniquement.

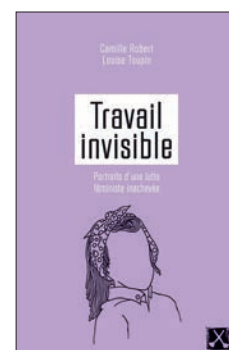
Selon la chercheuse, le mouvement féministe doit « (ré)ouvrir la réflexion » à ce sujet, surtout dans un contexte où diverses instances politiques tentent soi-disant de revaloriser le rôle de la femme à la maison.

Un asservissement global

Là où le travail invisible piège particulièrement les femmes, c'est que le déséquilibre des tâches domestiques, tenu pour acquis, installe dans la sphère publique la dévalorisation du travail féminin, et donc sa mauvaise rémunération. C'est une autre vertu de ce livre de montrer les différents contextes où les femmes, débordées, sont laissées à elles-mêmes par un système qui ignore leur précarité économique et leur épuisement. Qu'il s'agisse de femmes immigrantes (Sonia Ben Soltane) ou autochtones (Widia Larivière), d'aidantes naturelles (Irène Dremczuk) ou d'aides familiales migrantes exploitées (Myriam Dumont-Robillard), les chiffres sont effrayants, la liste des combats à mener, très longue.

Travail invisible, véritable essai choral où les convictions et les expériences se répondent dans une gradation efficace et sensible, parvient à faire comprendre combien le problème est global, même s'il se manifeste en un kaléidoscope de contextes. L'immigrante peine autant à trouver du travail en ville que l'Autochtone à se défaire de la structure néocoloniale qui limite son épanouissement, et qu'on soit une professionnelle mère de jeunes enfants ou une prostituée menacée par de nouvelles législations complètement déconnectées du milieu, toutes ces histoires racontent la solitude, la détresse de l'isolement – la nécessité de l'entraide, qui s'apprend sur le tas. On saura gré à toutes ces autrices d'offrir un tableau aussi juste des luttes passées et actuelles, par cet exercice pédagogique sans lourdeur, aussi désespérant que nécessaire. ♦

1. Camille Robert, *Toutes les femmes sont d'abord ménagères*, Somme toute, 2017 ; Louise Toupin, *Le salaire au travail ménager*, Remue-ménage, 2014.



☆☆☆

Sous la direction de
Camille Robert et Louise Toupin
**Travail invisible. Portraits d'une lutte
féministe inachevée**
Montréal, Remue-ménage
2018, 200 p., 22,95 \$

Redécouvrir le général Montcalm

Evelyne Ferron

Associé à la bataille des Plaines d'Abraham, c'est un héros pour certains, un homme mal adapté à la réalité de la Nouvelle-France pour d'autres. Une chose est sûre : Montcalm a marqué l'histoire nord-américaine.

Le 13 septembre 1759 est une date symbolique. Celle d'une défaite rendue épique par ses conséquences historiques, soit la conquête de Québec, puis de Montréal, par les armées britanniques dans le contexte de la guerre de Sept Ans (1756-1763). Si cette histoire a été largement traitée par l'historiographie québécoise, canadienne-anglaise, britannique et française, le cas du général Montcalm, lui, semble avoir été figé assez rapidement dans quelques clichés. C'est dans cette volonté de nous faire découvrir ou redécouvrir le marquis, au-delà des préjugés tenaces, que l'historien et journaliste au *Devoir* Dave Noël a décidé de lui dédier un imposant essai.

En remontant le fil historiographique consacré à cet important personnage de l'histoire canadienne-française et à travers lui, aux visions de la guerre qui a changé l'histoire de l'Amérique, Dave Noël nous offre une relecture nuancée et rigoureuse, nécessaire dans le contexte actuel des révisions de l'histoire de la Nouvelle-France.

Replonger au cœur de la guerre de Sept Ans

En matière d'organisation, ce livre se veut traditionnel, en ce sens qu'il suit une ligne chronologique permettant au lecteur de vivre les moments charnières de la guerre de 1756-1763, en suivant Montcalm. Avant de plonger dans la grande histoire cependant, l'historien fait un retour sur les portraits du marquis au fil des siècles, en prenant le soin de s'attarder quelque peu à la transmission orale. « Au-delà des commémorations, le souvenir de Montcalm est assuré par la tradition orale. Les chansons populaires composées par ses soldats circulent encore dans la vallée du Saint-Laurent au début du XIX^e siècle. »

Dans une écriture plus proche du roman que de l'essai théorique, l'auteur nous fait commencer notre périple en 1756, alors que Louis-Joseph, marquis de Montcalm, arrive en Nouvelle-France pour prendre le commandement des troupes françaises. Sans jamais perdre de vue le général, nous glissons également vers le contexte sociopolitique, militaire et économique de cette époque, de même que vers l'histoire d'autres personnages importants, comme le gouverneur Vaudreuil.

Pour nous aider à bien comprendre la réalité du monde dans lequel baigne Montcalm à partir de 1756, des diagrammes et des cartes géographiques viennent appuyer le propos à quelques endroits stratégiques au fil du récit. Nous suivons ainsi ses premières batailles et victoires, notamment celles de Carillon, de Fort Oswego et de Fort William Henry, et voyons de plus près la réalité de gestion des troupes par le général français. En effet, ces troupes mélangeaient à la fois des Français, des Canadiens français et des Amérindiens, qui ont été plus difficiles à mobiliser et conséquemment à organiser du point de vue tactique.

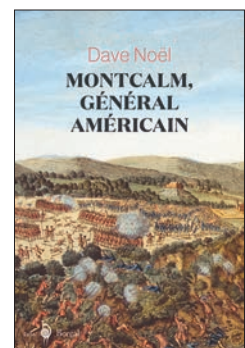
Si les deux premières années sont victorieuses pour Montcalm, le vent tourne à l'été 1759 avec l'arrivée de nouvelles troupes

britanniques menées par James Wolfe, et d'une importante flotte sur le fleuve Saint-Laurent. Bien que cet épisode ait été raconté à maintes reprises depuis plus de deux cent cinquante ans, l'historien fait ici son travail en retournant aux sources afin de dépoussiérer le portrait de Montcalm dans le cadre de ce qui allait devenir une triste et célèbre défaite. Ce récit des réflexions, réactions et actions du général permet de l'humaniser, ce qui manque souvent à son historiographie, et nous amène à mieux saisir quel type de commandant il était pour l'époque.

Montcalm veut lancer une grande offensive contre les troupes de Wolfe en passant par les gués de la Montmorency. Au soir du 9 juillet, il écrit à Lévis pour lui proposer deux ordres de bataille. Le premier consisterait à attaquer rapidement avec les guerriers et les volontaires soutenus par les miliciens montréalais. Le second projet prévoit la concentration de la quasi-totalité des forces de camp de Beauport sur la Montmorency [...].

La mythique bataille des Plaines nous est décrite avec rigueur et détails, nous donnant l'impression de la vivre en direct. Un style d'écriture digne d'un roman pour un essai historique, qui parvient toutefois à nous émouvoir au moment crucial de la défaite et de ses conséquences pour l'année suivante.

Voilà donc un livre important pour remettre à jour nos connaissances, au gré des données les plus récentes, à propos de la guerre de Sept Ans en Amérique et surtout du général qu'a été Montcalm. On y découvre un homme réfléchi, tacticien et somme toute humain, qui n'a pu échapper à son tragique destin. L'étude nous permet aussi de voir la relation entre Vaudreuil et Montcalm sous un nouveau jour, ce qui est probablement une des plus grandes forces de cet essai. Un petit bémol s'impose pourtant quant à cette grande saga de Dave Noël. Après avoir suivi Montcalm sur plus de deux cent cinquante pages dans un style qui rappelle l'épopée, l'auteur passe sur la mort du général un peu rapidement et avec peut-être moins de chaleur que ce à quoi on aurait pu s'attendre, après avoir suivi ses combats depuis son arrivée en Nouvelle-France. ♦



☆☆☆

Dave Noël

Montcalm, général américain

Montréal, Boréal

2018, 384 p., 32,95 \$